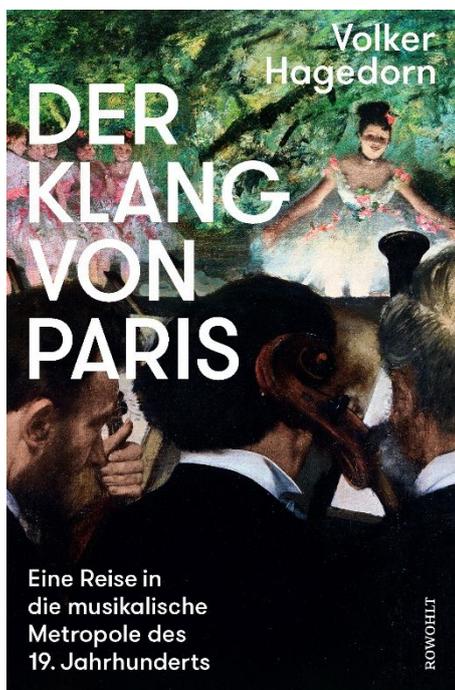


VOLKER HAGEDORN

La Clameur de Paris

Une plongée au cœur de la capitale musicale du XIX^e siècle



Essai littéraire sur l'histoire du Paris musical et artistique de 1821 à 1867

Publié en février 2019 aux Éditions Rowohlt Verlag (Hambourg)
environ 400 pages

Interlocutrice pour l'acquisition des droits en langue française :

Tatiana Jandt

tatiana.jandt@rowohlt.de

Tél. : +49 40 72 72 223

ÉLU « LIVRE DE L'ANNÉE »
PAR LES CRITIQUES DU MAGAZINE *OPERNWELT*

Berlioz, Rossini, Wagner, Chopin, Offenbach – tels sont les noms, parmi tant d'autres, des artistes qui ont vécu, aimé, bataillé, souffert au cœur de la capitale musicale du XIX^e siècle. Tous ont contribué, par leur passion et par leurs œuvres, par l'écho et l'empreinte de leur destin, à écrire la grande partition de Paris, métropole bouillonnant et trépidant au rythme des révolutions, de l'électricité et du chemin de fer.

Suscitant dès sa sortie l'engouement de la critique et des lecteurs outre-Rhin, le formidable livre de **Volker Hagedorn** s'attache à dresser pour la première fois, dans une forme où se marient l'essai historique et le récit littéraire, le tableau d'un Paris légendaire qui résonne jusque dans notre présent : le cœur ardent de la vie musicale européenne du XIX^e siècle.

PRÉSENTATION DE L'OUVRAGE

Un demi-siècle d'histoire musicale à Paris – c'est cela, et c'est bien plus encore. Dans son dernier ouvrage en date, *La Clameur de Paris*, le grand journaliste musical allemand Volker Hagedorn (de la trempe d'une Marie-Aude Roux ou d'un Christian Merlin de notre côté du Rhin) livre une peinture saisissante de la capitale française et des bouleversements qu'elle a traversés tout au long du XIX^e siècle. S'il s'attache principalement à sonder la vie artistique, les grands destins et les épisodes clés qui ont écrit l'histoire musicale de l'Europe et continuent de nous fasciner à l'orée des années 2020, l'auteur ne perd jamais de vue la grande Histoire, la chronique politique et sociale du Paris d'il y a deux siècles. C'est ce qui donne à cet ouvrage toute sa force, son originalité et sa saveur : la richesse du matériau et de la documentation, la multiplicité des points de vue, la musique prise comme moteur et sismographe d'une cité en pleine mutation, comme terreau d'une culture qui modèle nos esprits jusqu'à aujourd'hui.

La Clameur de Paris recouvre près de cinquante ans d'histoire (cf. TABLE, page 9 de ce dossier). Le récit débute en 1821, année de la mort de Napoléon à Sainte-Hélène, et se clôt en 1867, à la veille de la guerre franco-prussienne de 1870. Ce sont les grands compositeurs – mais aussi les grandes compositrices et musiciennes encore trop oubliées, telle Pauline Viardot – qui en constituent les personnages centraux.

Hector Berlioz y tient une place de choix. Sa vie constitue l'un des fils rouges du livre, qui s'ouvre par une touchante scène de jeunesse où l'on fait la connaissance du jeune Hector, étudiant en médecine, déjà hanté par la musique, le théâtre et la scène lyrique (cf. ÉCHANTILLON DE TRADUCTION, page 11). Pensé comme une ouverture musicale, le premier chapitre dépeint l'ascension du compositeur en herbe vers les sphères les plus élevées de la création, de succès en déconfitures, de coups de foudre en coups d'éclat, à l'exemple de son amour romantique pour la comédienne anglaise Harriet Smithson, une passion qui se muera bientôt en *Symphonie fantastique*.

Le récit adopte des perspectives multiples : chaque chapitre s'articule autour d'un groupe d'artistes et de plusieurs épisodes ordonnés chronologiquement, avec en guise d'introduction une scène romancée, un morceau de vie conté par l'auteur dans un style résolument littéraire. Ces scénettes ont le mérite d'éviter les lieux communs et le kitsch en contournant soigneusement les anecdotes déjà célèbres, pour se concentrer sur des

épisodes moins connus mais non moins fondateurs de la vie des artistes. Le récit proprement dit est mis en contexte et enrichi par des incursions sociales, culturelles et historiques, ainsi que par des extraits de presse, de correspondance et d'écrits personnels, selon une structure parfaitement équilibrée, où le savant dosage entre épisodes narrés et faits historiques tient le lecteur en haleine.

Ainsi apprendrons-nous que *Le Prophète*, faramineux opéra de Meyerbeer dont le seul décor a coûté la coquette somme de 150 000 francs, fut à l'origine d'un report de vote à l'assemblée nationale, la plupart des députés ayant préféré le parterre de l'ancienne salle Le Peletier aux sièges de l'hémicycle... Volker Hagedorn nous fait revivre le scandale de la création parisienne du *Tannhäuser* de Wagner, nous emmène dans les coulisses des opérettes d'Offenbach, où l'on découvre que c'est grâce à l'entregent du compositeur que ses livrets satiriques ont pu être autorisés par la censure.

Mais l'auteur, qui se fait tour à tour guide historique, chroniqueur social et surtout écrivain de la musique – sous sa plume à la fois précise et sensuelle, les œuvres évoquées revivent en de nombreux passages d'une grande beauté –, n'hésite pas à faire des détours par d'autres formes artistiques, d'autres personnages incontournables du Paris de cette époque : ainsi de Nadar, aéronaute et photographe, génial touche-à-tout qui, le premier, immortalisa Berlioz, Rossini et Liszt. Car l'œil du photographe apporte tout autant à cette symphonie parisienne que l'art du cinéaste, que Volker Hagedorn sait distiller en des « plans-séquences » haletants où l'on suit Frédéric Chopin à bord d'un train à vapeur, le manuscrit de sa *Sonate pour violoncelle* ouvert sur les genoux, avant d'emboîter le pas de Berlioz se rendant à l'opéra, où il croisera peut-être Balzac – deux génies juvéniles qui ne tarderont pas à sortir de l'anonymat.

Balzac au côté de Berlioz ? C'est que, dans ce tourbillon musical, la vie littéraire parisienne n'est pas en reste. Autour de nos compositeurs gravitent les grands hommes de lettres de l'époque, dont ils furent souvent les amis et les confidents. À la faveur d'une anecdote musicale ou d'une causerie, nous retrouvons ainsi les silhouettes familières de Georges Sand, Victor Hugo, Gustave Flaubert, Théophile Gautier, des frères Goncourt... Certains auteurs de langue allemande font aussi entendre leur voix singulière dans cette *Clameur de Paris* – tout particulièrement Heinrich Heine, dont la correspondance, inédite en français, agrémente merveilleusement de nombreux passages du livre (un défi de plus pour le traducteur, qui aura à cœur de recréer en français le style épistolaire du grand poète allemand).

Ainsi Volker Hagedorn nous prend-il par la main au gré de ces « miniatures fictionnelles » : ce sont des dialogues entre Liszt et Chopin, c'est la description de Berlioz qui rentre d'une répétition en pestant contre l'intonation des violons, c'est l'in vraisemblable dîner de gala organisé pour un Rossini régnant en maître sur le tout-Paris musical. Ces passages sont partiellement inventés et réécrits, mais le lecteur pourra s'assurer de leur véracité en se reportant à l'impressionnant appareil de notes fourni en annexe, qui témoigne d'un travail de recherche hors du commun. C'est une autre qualité – et une force – de l'ouvrage que de révéler ouvertement ses sources : ainsi chaque passage dialogué renvoie-t-il à la publication dont il s'inspire.

Mais le présent, notre XXI^e siècle commençant, joue également un rôle dans *La Clameur de Paris* : séjournant dans la capitale, Volker Hagedorn a pu confronter le passé fantasmé avec la réalité de la recherche scientifique et les échos directs qui resurgissent dans le Paris d'aujourd'hui. À ses côtés, nous passons une journée avec un facteur de pianos spécialisé dans les instruments Pleyel d'époque, toujours en quête du son parfait, avant de nous lancer sur les traces des grands musiciens de jadis, empruntant des chemins de traverse pour pénétrer dans une arrière-cour oubliée, montant les mêmes escaliers en colimaçon que gravirent Wagner et Gluck, Gounod et Halévy, et qui devaient les mener au panthéon musical.

Si ce livre s'intitule *La Clameur de Paris*, il regorge aussi de goûts et d'odeurs, scintille des lueurs éblouissantes et parfois trompeuses de cette cité aux mille promesses qui aimanta l'Europe entière. Volker Hagedorn est parvenu à capter dans ces pages toutes les sensations que la capitale avait à offrir au XIX^e siècle. Avec cette grande déclaration d'amour musicale à la Ville Lumière, l'auteur réalise un tour de force : celui de s'adresser à la fois aux connaisseurs, qui ne manqueront pas de puiser dans cette lecture un trésor d'informations nouvelles et croustillantes, et au grand public, qui y trouvera le guide idéal pour aborder l'univers de la musique classique sous un angle éminemment original et accessible. Un pur plaisir de lecture, invitant irrésistiblement à plonger avec l'auteur dans le passé flamboyant de Paris, pour enrichir notre présent.

La Clameur de Paris au miroir de la presse et des lecteurs

LONGTEMPS QU'UN LIVRE NE M'AVAIT TOUCHÉ À CE POINT !

WOLFGANG RIHM

Compositeur et essayiste allemand

Des noms glorieux, de l'amour, de l'abjection, l'opéra pris comme baromètre d'une métropole névralgique en formation, le tout assaisonné de sociologie et d'avancées techniques, sans oublier bien sûr les rumeurs mondaines et les bruits de salon : cette *Clameur de Paris* convoquée par Volker Hagedorn est une riche polyphonie. L'auteur se révèle un peintre hors pair, avide de croquer les temps forts de l'histoire ; mais si la peinture de scènes que l'on n'a pas vécues soi-même est partie intégrante du métier de biographe, Hagedorn a le grand mérite de nous livrer ses sources en toute transparence, nous permettant ainsi de retracer son itinéraire pas à pas.

DIE ZEIT

La méthode de Volker Hagedorn semble directement inspirée des techniques du cinéma : il suit ses acteurs et les décrit comme s'il avait une caméra à la main, brosse de larges plans d'ensemble où se mêlent paysages urbains et foules passionnées, zoome sur des intérieurs, des rencontres, jongle avec les coupes et les fondus enchaînés, oscille insensiblement entre le Paris de jadis et celui d'aujourd'hui. La dramaturgie qu'il déploie est d'une élégance toute musicale.

SÜDDEUTSCHE ZEITUNG

L'auteur orchestre son récit comme une vaste partition. Gardant les chiffres clés à portée de main, il cite maints passages de romans, nous dit la couleur du ciel, connaît sur le bout des doigts les menus des plus grandes tables de l'époque, décrit jusqu'aux moindres plis de redingote. Volker Hagedorn a accompli ce tour de force : plonger ses lecteurs dans le grand tourbillon émotionnel que vécurent Paris et ses habitants il y a plus de 150 ans.

DER TAGESSPIEGEL

Résistant aux clichés, refusant de placer les génies auxquels il s'attache dans un cabinet de poupées sentant le renfermé, Volker Hagedorn puise dans les correspondances et les souvenirs les plus variés pour tisser ce récit aussi élégant que captivant, chronique touchante d'un temps que l'auteur relie au présent en nous offrant des incursions dans le Paris de l'an 2018.

VAN

Volker Hagedorn a la plume leste, mais jamais superficielle. Son style a du souffle, mieux : de la poésie. Savoir décrire la musique avec lyrisme sans jamais tomber dans le sentimental – voilà un art qui force le respect.

DAS ORCHESTER

Volker Hagedorn ne se penche pas uniquement sur le passé : il n'a de cesse de laisser son récit en suspens pour revenir à notre présent, à son propre voyage sur les traces des musiciens de jadis. Avec Jean-Christophe Keck, spécialiste d'Offenbach, il discute de la signification de ce compositeur trop sous-estimé, s'entretient avec le restaurateur de pianos Olivier Fadini, qu'il suit dans sa quête du « son perdu », et finit par atterrir en Écosse, où il rencontre les créateurs échevelés d'un site Internet consacré à Berlioz. Non content de nous offrir un divertissement de premier ordre, Volker Hagedorn parvient ainsi à jeter un pont entre hier et aujourd'hui – notre présent où résonne encore le Paris englouti de Berlioz, de Meyerbeer, de Chopin et d'Offenbach.

UEBENUNDMUSIZIEREN.DE

L'AUTEUR



Volker Hagedorn est né en 1961. Écrivain, journaliste et musicien, il partage son temps entre son activité de critique musical (et notamment d'opéra), ses projets d'ouvrages sur la musique et la pratique du violon baroque. Il a étudié l'alto à Hanovre, avant d'être engagé comme journaliste culturel par le *Hannoversche Allgemeine Zeitung* et le *Leipziger Volkszeitung*. Depuis 1996, il est l'un des principaux critiques musicaux du grand hebdomadaire allemand *DIE ZEIT*, et intervient régulièrement à la radio en tant que producteur et directeur artistique. En 2006, il s'est vu confier la direction d'une collection d'ouvrages sur la musique classique en vingt volumes sous le label du journal *DIE ZEIT*. Volker Hagedorn a également conçu différents projets musicaux, tel *Purcell in Love* (Hanovre), ainsi que des soirées théâtrales et littéraires, comme le « Salon Wittgenstein ».

En tant qu'altiste baroque, il a participé à plusieurs enregistrements de l'ensemble Cantus Cölln, avec lequel il a donné des concerts dans le monde entier.

Le travail de Volker Hagedorn a notamment été récompensé par le Prix Ben-Witter pour le journalisme indépendant en 2015. En avril 2016, il a fait publier aux Éditions Rowohlt son ouvrage de référence sur la famille de Jean-Sébastien Bach, *Le Monde des Bach*, réimprimé pour la quatrième fois en 2017 (et deux fois en poche), une somme qui lui a valu le Prix Gleim de littérature en 2017.

Paru en février 2019, toujours chez Rowohlt, *Der Klang von Paris* vient d'être couronné « Livre de l'année » par le jury du prestigieux magazine *Opernwelt*, et connaît actuellement un vif succès public et critique. Volker Hagedorn a présenté son ouvrage lors de nombreuses lectures, souvent accompagnées par des musiciens, notamment le pianiste russe Alexander Melnikov.

En novembre 2019, Volker Hagedorn s'associera au Trio Karénine pour proposer une plongée sonore dans le Paris musical du XIX^e siècle, dans le cadre du Festival de Mecklembourg-Poméranie-Occidentale. L'auteur est disponible pour présenter son ouvrage en France.

Volker Hagedorn

DER KLANG VON PARIS

Propositions de titre :

LA CLAMEUR DE PARIS

SYMPHONIE PARISIENNE

ORPHÉE À PARIS

Proposition de sous-titre :

Une plongée au cœur de la capitale musicale du XIX^e siècle

TABLE

CHAPITRE 1

Un jeune homme de province (1821-1830)

Rue Saint-Jacques, en haut d'un petit escalier en colimaçon *

Balzac et Berlioz vont à l'opéra * Miasmes de Paris * Charles X écoute du

Rossini avant d'être chassé * Un amour se mue en *Symphonie fantastique*

CHAPITRE 2

18 000 morts et quelques airs de salon (1831-1836)

Avènement d'un démon, triomphe d'un diable * Liszt se réfugie dans ses

improvisations nocturnes pour échapper au choléra * Mendelssohn fuit à

Londres * Chopin lit son avenir dans trois mots

CHAPITRE 3

« Assez de matière pour toute mon existence » (1839-1841)

Plus de la moitié des Parisiens vivent dans la misère * Le jeune Wagner suit

le tramway à pied * Il assiste à une création de Berlioz, dîne à la table de

Heine et rencontre celui qui sera son plus grand bienfaiteur

CHAPITRE 4

Chopin, des barricades et un prophète (1846-1849)

Chopin perd George Sand, part en balade avec Delacroix et évite la révolution * Meyerbeer fait éclairer un prophète marxiste à la lumière électrique sur une scène d'opéra

CHAPITRE 5

Le plus gros chantier du monde (1855-1859)

Hausmann ordonne la démolition * Rossini se fait tirer le portrait * Offenbach envoie Orphée dans les limbes du Second Empire * Berlioz incendie Troie et retombe amoureux

CHAPITRE 6

***Tannhäuser* et le Crépuscule des empereurs (1860-1867)**

Un fiasco pour Wagner * La chute de Nadar * Coupes sombres chez Berlioz * Dans les dernières splendeurs de Napoléon III, Offenbach triomphe avec une pantalonnade militaire près d'un canon de 50 tonnes

« Mais Paris est un véritable océan. »

Balzac, *Le Père Goriot*

CHAPITRE 1

Un jeune homme de province

1821-1830

Rue Saint-Jacques, en haut d'un petit escalier en colimaçon

✱ *Balzac et Berlioz vont à l'opéra* ✱ *Miasmes de Paris* ✱

Charles X écoute du Rossini avant d'être chassé. Un amour se mue en Symphonie fantastique

« Voilà pour toi ! » s'écrie-t-il, une omoplate à la main. Et ses camarades de s'esclaffer en voyant ce petit bonhomme fluet d'à peine dix-huit ans à la tignasse folle balancer la *scapula*, ce petit os plat, juste sous les pattes du gros rat massé contre un pilier de voûte, lorgnant avidement les viscères qui jonchent la salle d'anatomie. Des nuées de moineaux entrent et sortent par les grandes baies vitrées dans un concert de pépiements ; on a laissé ouvert malgré le froid hivernal pour lutter contre la puanteur. « *Jouissez du destin propice...* » entonne Berlioz de sa belle voix de baryton, tout en s'apprêtant, le cœur léger, à scier un crâne en deux. « Tu vas te

concentrer, oui ! » l'admoneste le cousin Alphonse, de deux ans son aîné. « On n'avance pas d'un pouce. Dans trois jours notre objet pourrira, et je te rappelle qu'il coûte 18 francs ! Un peu de sérieux, que diable... » Mais l'autre s'y refuse – il en est incapable. Piétinant dans la bouillie sanguinolente avec son tablier en lin tout maculé de taches, il ne voit qu'une seule chose : la scène. « *Divinité, de sang avide !* » Et il reprend avec ferveur l'hymne à la vengeance tiré du fabuleux opéra qu'il a entendu quelques jours plus tôt, le premier de sa vie. *Les Danaïdes* d'Antonio Salieri, un chef-d'œuvre composé il y a déjà trente ans. Quel rutilant éclat, quelle extase de beauté dans cette nouvelle maison de l'art lyrique ! Cela lui a mis du baume au cœur. Il va tenir bon. Pour son père, qui lui permet d'étudier la médecine – et pour la musique. Alors, il a inspiré un grand coup et s'en est retourné vers cet abattoir humain, à l'ouest du Jardin du Roi, ce même établissement qu'il avait fui dès sa première visite en s'éclipsant par une fenêtre. Sur le sol, les rats grignotent les restes de quelques infortunés dont les corps servent ici à étudier l'anatomie. Le manuel de Xavier Bichat est ouvert à portée de main, son *Anatomie générale* de 1802, toujours une référence vingt ans après sa parution. Comment supporter une telle atmosphère quand on étudie en même temps les partitions de Salieri, de Gluck, et que l'on grappille pour trois francs cinquante une place au parterre de l'opéra, en plein cœur de cette ville de Paris ? Entre ses enceintes se pressent 750 000 habitants. Leur nombre augmente un peu plus chaque jour.

Jusqu'à la fin d'octobre 1821, Louis Hector Berlioz n'était encore qu'un jeune homme de province, vivant à La Côte-Saint-André, petite bourgade de 3 500 âmes nichée entre Lyon et Grenoble, au creux de douces collines d'où l'on peut distinguer, par temps clair, le Mont-Blanc au nord-est. Son père, le médecin Louis Berlioz, compte parmi les propriétaires terriens et les notables de l'étape ; on habite une maison cossue, on fait son propre vin, on se retourne vers ses ancêtres avec fierté. Et il est sévère, ce patriarche, du haut de ses quarante-sept ans, orgueilleux, dur à l'ouvrage, consciencieux. C'est lui-même qui a éduqué Hector, son premier-né, ce fils qui devra prendre sa suite dans son métier. Et puis il y a la mère, Marie-Antoinette-Joséphine, tout juste trente-sept ans, berçant son petit dernier, Prosper, un nourrisson d'un an. Hector a deux sœurs : Anne Marguerite, quinze ans, surnommée Nanci, et Adèle, sept ans, née l'année où une autre sœur devait mourir au même âge. Il y eut encore un fils, mais il n'a pas dépassé les trois ans. C'est Hector, « le coriace », qui porte tous les espoirs de la famille.

Son talent a mis longtemps à éclore. Au début, ce n'était pas pour déplaire à son père. À onze ou douze ans, Hector déniché un octavin dans un tiroir, une petite flûte à bec de fabrication française, et s'y essaie. Le docteur Berlioz lui enseigne les doigtés ; au bout de deux jours, son fils sait jouer la chanson populaire « Marlborough s'en va-t-en guerre ». Il apprend bientôt à lire les notes, on lui offre la flûte traversière du père et la *Méthode théorique et pratique* de Devienne, qui a déjà servi à l'enseignement du jeune Louis Berlioz. Un an

plus tard, au printemps 1817, un musicien d'orchestre est engagé par la petite bourgade, avec pour mission d'enseigner la musique à douze élèves et de mettre au pas la chapelle de la garde nationale, quelque peu défraîchie. Avec environ vingt instruments à vent et tambours réunis, c'est le plus grand ensemble qu'entendra Berlioz ces années-là, abstraction faite du chœur de l'église catholique. De temps en temps, le professeur de musique rassemble quelques dilettantes pour former un quatuor à cordes. On joue du Pleyel. La « grande littérature » se résume à quelques arias tirées de l'*Orphée* de Gluck, accompagnées par une guitare qu'Hector a trouvée sur l'étagère de son père. Celui-ci n'en demande pas beaucoup plus : la musique fait office de simple bibelot pour l'homme cultivé, et les sommets de cet art sont, comme tous les autres, soigneusement conservés dans les 18 volumes de la *Biographie universelle, ancienne et moderne* de Joseph Michaud, dont le docteur est l'un des souscripteurs. Peut-il deviner qu'Hector se sent irrésistiblement attiré par l'article sur Gluck, qui résonne pour lui comme l'appel du vaste monde ?

Son imagination sans bornes perçoit dans cette musique une liberté que même la contemplation des collines circonvoisines et des lointaines montagnes est incapable de procurer ; il se sent un talent, un don aussi puissant qu'une force de la nature, enivrant comme un amour perdu qu'il poursuit à grandes enjambées. À quinze ans, il compose un pot-pourri pour flûte, cor et quatuor à cordes, une formation que l'on parvient tout juste à réunir à La Côte-Saint-André. Le résultat fait bonne impression, et il n'en faut pas davantage à Hector

pour envoyer une lettre à Ignace Pleyel, compositeur, facteur de pianos et éditeur musical à Paris : « Je désirerais que vous prissiez à votre compte l'édition d'un *pot-pourri* concertant composé de morceaux choisis. [...] Voyez si vous pouvez le faire et combien d'exemplaires vous me donnerez. » Son père ignore tout de cette missive. L'ardeur de son fils le touche autant qu'elle l'inquiète, et il lui donne maintenant des cours de guitare (on ne trouve dans cette petite ville aucun piano), tout en essayant de le tirer vers la médecine au moyen d'un doux chantage : « Si tu me promets de t'atteler sérieusement à l'étude de l'ostéologie, je t'achèterai à Lyon une magnifique flûte avec les toutes dernières clés. » Chose promise, chose due : l'instrument en ébène, doté de huit clés d'argent, est bel et bien reporté dans son livre de comptes. Et Hector finit par céder. À la fin du mois d'octobre 1821, il se met en route pour Paris avec son cousin Alphonse Robert. C'est ensemble qu'ils commenceront leurs études de médecine.

La Côte-Saint-André se trouve à trois kilomètres du relais de poste de La Frette ; à partir de là, il leur faudra huit bonnes heures pour franchir les cinquante kilomètres qui les séparent encore de Lyon. Sur les traces de Napoléon. Il y a un peu plus de six ans, le peuple du Dauphiné se rangeait en haie d'honneur pour accueillir son nouveau héraut – ce héros de toujours qui venait de franchir les Alpes après avoir quitté l'île d'Elbe, cap sur Paris, déjà prêt pour Waterloo... La même année, après la débâcle, l'attendait son deuxième exil, et c'est sur l'île de Sainte-Hélène, perdue dans l'Atlantique sud, que l'homme légendaire est mort au mois de mai, à

cinquante-et-un ans. Une étrange lassitude s'est abattue sur le monde, et pas seulement en France. Un temps mort entre deux époques, une plage grise, une accalmie, comme en ces froides journées d'automne : « Une de ces phases intermédiaires difficiles à définir, où il y a de la fatigue, du bourdonnement, des murmures, du sommeil, du tumulte, et qui ne sont autre chose que l'arrivée d'une grande nation à une étape », comme l'écrit Victor Hugo sur la Restauration. Partout en Europe, les hommes politiques ambitionnent de rétablir la situation d'avant la Révolution française. Au milieu de la toile, c'est la plus rusée des araignées qui tire les fils : le prince Metternich. Depuis la chute définitive de Napoléon, un Bourbon est remonté sur le trône de France ; Louis XVIII est fermement convaincu de son droit divin. Ce roi a inauguré son règne en donnant libre cours à sa vengeance, menant une campagne sanginaire contre les partisans de Napoléon – sans épargner ses meilleurs éléments –, avant d'entrer dans une phase libérale à laquelle il a mis fin au début de 1820. Une loi permettant de faire arrêter tout suspect est édictée, la liberté de la presse est restreinte, on donne aux plus fortunés une voix qui compte double, on renforce le pouvoir de l'église catholique. Quant au Panthéon, cet ossuaire, ce temple de la gloire dévolu depuis 1790 aux grands esprits de la nation, on lui attribue désormais des usages religieux.

La diligence emportant ses douze passagers au départ de Lyon mettra quatre jours et quatre nuits à rallier Paris, avalant plus de 500 kilomètres de route. Si Berlioz n'a laissé aucune note sur ce périple, les associations sont riches, et notre

connaissance de l'époque et des lieux permet de reconstituer ce qui l'aura ému pendant ce grand voyage, le premier d'une longue série qui culminera lors d'un ultime trajet, en 1867, quand Berlioz abattra la même distance en seulement onze heures de temps. Progressant jusqu'à cette année lointaine, nous serons les spectateurs d'un Paris qui deviendra, pour lui comme pour tant d'autres, la ville fatidique. Nous serons emportés dans le tourbillon des révolutions et des chantiers monumentaux, nous arpenterons des ruines et des palais, descendrons dans des hôtels borgnes, nous rencontrerons des musiciens qui se hisseront jusqu'au triomphe tandis qu'une prodigieuse accélération de la technique commencera son essor dans cette métropole à la croissance trépidante. Nous prendrons place à table aux côtés du jeune Rossini, avant de l'accompagner chez le photographe sur ses vieux jours ; côte à côte avec Flaubert, nous adulerons Pauline Viardot dans son tout dernier rôle, et nous irons avec Balzac assister à l'ultime opéra que Berlioz devait voir avant de mourir. Liszt se perdra en improvisations nocturnes pour échapper au choléra, Wagner deviendra artiste à Paris et ne pardonnera jamais à cette ville d'avoir été le berceau de son art, Chopin ne sera pas le seul à trouver et à perdre le grand amour, assis au piano à l'écart du monde – mais en apparence seulement –, tandis que Meyerbeer se propulsera à la tête du gigantesque sismographe installé en plein cœur de la capitale de l'Europe, ce « grand opéra » dont l'accès reste interdit à l'immense majorité des Parisiens. Et tout trouvera son écho dans la musique de ce XIX^e siècle qui continue – ce n'est pas un hasard – de

modeler notre écoute. Quant à Offenbach, il finira par dépasser tous ses confrères sur une voie parallèle, tandis que le dernier empereur des Français enverra son premier fax. Ainsi Berlioz s'apprête-t-il à rejoindre l'aube de notre modernité.

À peine se sont-ils engagés le long de la Saône, plein nord, qu'un homme d'affaires s'écrie, à l'approche de Neuville-l'Archevêque : « Là ! C'était là ! » Et il raconte à ses compagnons de route comment, un an auparavant, les chevaux ont subitement pris peur et se sont mis à ruer, précipitant la diligence et tous ses occupants dans la rivière. « Trois passagers se sont noyés, on a pu en sauver neuf ! » Et voilà que son voisin s'empresse déjà de raconter une autre anecdote morbide, elle aussi survenue assez récemment : l'attaque de la diligence ralliant Marseille à Lyon. Neuf bandits avaient forcé tous les voyageurs à s'allonger face contre terre, et ils n'étaient pas repartis bredouille, non : ils avaient trouvé dans les bagages quatre barres d'or massif, 20 000 francs, un vrai pactole ! « Bah ! Avec ça, vous tenez à peine quatre ans à Paris », marmonne un homme qui a l'air de s'y connaître, et Hector plisse le front en songeant aux 530 francs que son père lui a donnés pour subsister pendant les premiers mois. Il plonge la main dans sa poche. L'enveloppe y est toujours, et aussi le papier à musique... des portées vides. Pleyel n'a même pas daigné voir la partition de son sextuor, mais au moins il l'a eue, sa réponse : un refus clair et net. Hector a gardé la pièce, il l'avait encore quelques jours avant le départ, et aussi la partition d'un quintette et d'une romance pour voix et guitare. Et il a tout brûlé. Mais sans rien oublier.

Laissant son regard dériver par la fenêtre, il fredonne :
« Je vais donc quitter pour jamais / Mon doux pays, ma douce amie... » « Qu'est-ce que c'est ? Une chanson d'amour ? » se moque Alphonse assis près de lui. « Une complainte », répond simplement Hector. Car Estelle vient de lui apparaître, cette Estelle qui a sept ans de plus que lui ; il l'a rencontrée quand il en avait douze, dans la fraîcheur d'un été à Meylan, et il l'aimera toujours, celle qui baissait les yeux vers lui du haut de sa beauté, légèrement méprisante, mais à qui il ne déplaisait pas de garder auprès d'elle son petit prétendant souffrant le martyre chaque fois que l'oncle Félix, ce joyeux drille, invitait la jeune femme de dix-neuf ans à danser... Oh, ses petites bottines à lacets roses ! Et ses yeux souriants et téméraires ! Tout s'immisce profondément en Hector, rien ne s'efface jamais. Bientôt, le monde entier connaîtra le son que rend la douleur d'un premier amour.

*Échantillon de traduction proposé par
Alexandre Pateau*